

Des Rites et des Cérémonies dans

le Culte Divin

Il a été suffisamment prouvé dans les deux précédents chapitres que la difficulté qu'il y a à surmonter nos passions, est le plus grand obstacle à la vertu chrétienne. Une autre raison pourquoy le général des hommes est si peu pénétré de religion intérieure; c'est que le vulgaire et tous les gens d'une capacité bornée, ne trouvent rien en elle qui les accomode. Elle est toute spirituelle, et n'a rien qui frappe les sens. Dans le temps de nostre Sauveur et de ses disciples, les miracles qui se faisoient tous les jours, au grand étonnement de tous ceux qui les voyoient, étoient suffisants pour réveiller l'attention de l'Indolence et de la stupidité mesme; mais quand les miracles furent cessés, les influences du S^t Esprit, qui s'étoient manifestées si ouvertement dans les actions aussi bien que dans la doctrine des Apostres, et avoient rendu la divinité de leur mission presque indisputable, ne fûrent jamais si éminemment visibles dans leurs successeurs; et c'est la raison pour quoy les charmes de l'Evangile n'opérèrent pas aussi irrésistiblement sur l'esprit des gens sensuels, des non lettrés, de ceux d'un entendement grossier qu'ils avoient fait auparavant: Et le zèle fervent des prosélytes commença dans plusieurs à se refroidir après le premier siècle.

Le chrétiens avant Constantin le Grand, étoient dans l'Empire partout environnés du spectacle brillant et des pompeuses cérémonies du Paganisme triomphant. La richesse et l'art qui éclattoient dans les temples et dans les idoles des payens, la gayeté et le luxe de leurs festes, la [21 v°] solennité de leurs sacrifices et la majesté de leurs processions, tout cela avoit beaucoup d'attrait pour le vulgaire. Si nous y ajoutons les superbes vestements aussi bien que les mines vénérables de leurs prestres, leur subordination et variété, et l'imposant de leur office, nous concluerons que l'idolatrie payenne devoit faire une grande impression sur l'esprit foible des pauvres et des ignorants, surtout quand ils y voyoient soumis les princes et les Empereurs eux mesmes.

Les prestres payens d'abord méprisèrent et tournèrent en ridicule la religion chrétienne, et quelque temps après se contentèrent de l'écraser par le Pouvoir séculier; mais quand ils virent qu'en dépit de toutes les persécutions, elle gaignoit toujours du terrain, et commençoit à estre embrassée par plusieurs Sénateurs et gens de grande qualité, ils crurent leurs temples en danger et eurent recours aux raisonnements et aux remontrances. Mais n'étant pas capables de soutenir leur propre théologie, ils engagèrent des philosophes et des orateurs à la deffendre, comme la cause de leur païs.

Ainsi le christianisme en vint à estre attaqué en forme, sa doctrine fut critiquée; et le tout combattu par des arguments populaires, que les Catholiques Romains ont depuis employés dans leurs disputes avec les Protestants, et qui n'ont pas été oubliés par l'Eglise anglicanne contre les non-conformistes, et aux quels les adversaires de l'Eglise nationale ont fait les mesmes réponses qu'y firent d'abord quelques uns de premiers chrétiens.

Comme plusieurs sçavants avoient embrassé le christianisme, et que leur cause étoit de beaucoup la meilleure, les payens furent généralement battus par eux; cependant leurs combats durèrent longtemps. Et il est probable que, tandis que les prestres payens remuoient ciel et terre pour se soutenir, le gouvernement étant d'ailleurs pour eux, les pieux ecclésiastiques de ces temps-là, qui ne vouloient pas que la propagation du nom de Christ fût retardée par aucune négligence de leur part, furent d'opinion que la foy et la piété pouvoient être accompagnées de démonstrations extérieures de [22 r°] dévotion, et qu'en conséquence ils introduisirent diverses belles cérémonies et décorations dans leur culte qui n'étoient nullement ordonnées par l'Évangile; se croyants obligés en faveur du vulgaire d'ajouter quelque montre extérieure à leurs solides raisonnements; de mesme que les payens, qui s'étoient toujours fiés à la pompe et à la splendeur de leur religion, et n'avoient jamais daigné ouvrir la bouche pour la deffendre, se pressèrent alors à disputer avec eux, et à ajouter le raisonnement à la montre extérieure.

C'est sur ce léger fondement de quelques peu d'ornements et de rites innocents qu'a été érigé (par l'orgueil et l'avarice des gens d'Eglise, qui succédèrent à mesure que leur pouvoir augmenta, et que les Empereurs devinrent chrétiens) tout le superbe attirail de la superstition Catholique Romaine. Il n'est pas aisé de déterminer dans quel temps les chrétiens commencèrent à s'écarter de la simplicité primitive de leur culte; mais nous avons lieu de croire que ce fut de fort bonne heure, puisqu'il est évident, par ce qu'on lit dans Prudence qu'ils avoient déjà des images dans quelques unes de leurs Eglises, au commencement du quatrième siècle ou auparavant.

Tout ce qui a une apparence extérieure de piété, dit un savant homme, et peut estre observé sans avoir aucune vertu dans l'âme, fut toujours aisément reçu parmy les nations ignorantes, qui au contraire négligèrent toujours tout ce qui exige la pratique de quelque vertu. Cette vérité a été parfaitement bien entendue par les prestres de la pluspart des païs, et parmy les chrétiens; l'usage qu'ils en ont fait à leur bénéfice a été porté si loin, que leur clergé, dans la ville de Rome, a du moins égalé en luxe et faste religieux ses prédécesseurs payens, mais les a de beaucoup surpassés dans ses prétentions arrogantes (pour ne pas les appeler pis) à la sainteté, au pouvoir, et à l'autorité.

Il y avoit longtemps que de la manière la plus hautaine, le clergé de Rome, l'Empire d'Orient étant détruit, maintenoit une autorité absolue sur les consciences des souverains aussi bien que des sujets dans tout le monde chrétien; quand les vices insignes et les contentions perpétuelles de la plus grande partie de ses [22 v°] membres, furent cause que les plus honnestes-gens d'entr'eux protestèrent contre la tyrannie de Rome; et enfin, avec l'aide des Puissances séculières, parvinrent à introduire ce que nous appelons la Réformation; par laquelle différents royaumes, dont l'Angleterre est le principal, et d'autres états et principautés, en Allemagne, en Suisse et dans les Païs bas, se sont soustraits à l'usurpation du Grand-prestre de Rome.

Le grand but alors ou du moins le principal prétexte étoit d'oter des Eglises et des autres lieux publiques tous les objets d'Idolatrie, d'abolir toutes les cérémonies superstitieuses, et d'autres abus qui s'étoient glissés dans l'Eglise. Cela fut exécuté dans chaque païs, avec plus ou moins de rigueur, suivant la chaleur ou la modération des guides qu'on y suivoit.

Je ne feray pas mention de ce qui s'est passé au dehors, ny de nostre rechûte sous le règne de la Reine Marie; mais je souhaiterois qu'un chacun voulût envisager ce qu'il a devant les yeux, et considérer impartialement les rites et cérémonies en général, qu'on ne sçauroit prouver estre d'institution apostolique, lesquels cependant les théologiens anglois, de concert avec le gouvernement, ont conservés, ou changés en ceux dont on fait usage dans notre Eglise comme étant établis par la loy.

Je demande pardon au lecteur de l'avoir mené si loin: mais il me semble que je ne pouvois mieux mettre dans un vray jour l'origine innocente, le prodigieux accroissement, et puis le retranchement raisonnable des cérémonies, avec leur changement en celles que nous avons présentement, que de la manière dont je l'ay fait. Et comme tout mon but est la concorde nationale et la tranquillité publique, voicy l'usage que je voudrois que l'on fit de cette exposition.

Je voudrois d'un costé que les Non-conformistes vissent que le motif d'inventer quelques rites et cérémonies peut estre louïable; et que la fin de la réformation n'a pas été de détruire l'ordre et la décence, mais l'idolatrie, la superstition et tout ce qui, par un clergé avide et ambitieux, a été imaginé pour épuiser et enchaîner les laïques. Delà, je prendrois occasion de leur faire observer que les rites et cérémonies sur lesquels insiste [23 r^o] l'Eglise anglicane ne peuvent estre récusés sur ce pied là. Et s'ils me demandoient, Pourquoi les autres païs Protestants ne se servent pas des memes, Je leur répondrois ce que j'ay déjà donné à entendre, Que le zèle et la violence dont on usa contre la religion Catholique Romaine, dans tous les païs qui sont présentement protestants, dépendirent principalement du caractère et des insinuations des premiers réformateurs qui y furent écoutés; Qu'il est évident que plusieurs d'eux, quoique d'ailleurs gens sçavants et doiés de grandes qualités, se laissèrent trop emporter à leur passion, et que nombre de leurs actions non seulement ne manifestèrent point l'influence du S^t Esprit, mais bien celle d'un esprit turbulent et vindicatif.

Je leur dirois pareillement qu'au temps de la réformation, la méthode connue et communément usitée pour redresser un baton tortu, fut outrée, et pratiquée avec une application trop générale, et que pour lors le zèle des Protestants fut si aveugle, que d'éteindre en plusieurs cas non seulement leur charité, mais aussi leur entendement. Pour prouver cela, et ne pas employer trop de temps à entrer dans les détails, il suffira de considérer un seul exemple de l'antizèle et de l'extravagance des Réformateurs.

Christ mourut sur une croix; ce que les Juifs et les infidèles ont souvent reproché à ses sectateurs, qui au contraire s'en glorifient; et jamais un bon chrétien n'a été honteux d'avoüer la mort ignominieuse de son Seigneur et maitre. Dans la suite du temps, la croix devint la bannière et l'enseigne du christianisme. De cette vénération, justement rendüe au signe de la croix, en souvenir des souffrances de nostre Sauveur, des prestres entreprenants firent un mauvais usage: ils prétendirent par sa vertu guérir les maladies, exorciser, et faire plusieurs autres miracles. Cela fit bientôt que l'on mit sur tout le signe de la croix, ou que tout fut fait dans cette forme; et il y avoit peu de choses de ce qui se porte ou dont on fait usage, qui n'eussent sur elles la figure d'une croix, soit en peinture, soit en sculpture, soit en broderie. Divers ecclésiastiques prétendirent avoir des parties de la croix réelle sur la quelle nostre Sauveur avoit souffert, et en vendirent plusieurs morceaux plus ou moins gros, [23 v^o] de

quoy charger un bataillon. Ils l'adorèrent ouvertement, et la firent adorer aux autres. Enfin ils en firent, dans tout leur négoce, la principale machine de l'Idolatrie et de la Superstition.

Ce fut un abus criminel d'une chose autrement indifférente; mais est ce une bonne raison de l'horreur et de l'aversion que quelques uns des réformateurs inspirèrent à leurs sectaires contre le signe de la croix? Ils tombèrent dans une autre extrémité: parmi les Protestants, soit dans la Suisse, soit dans les sept provinces, il n'y a pas une croix; vous ne trouvez pas un crucifix dans aucune famille; et partout où vous en voyez quelque vestige, vous ne vous trompez pas une fois en cinquante, en jugeant que les gens sont Papistes. N'est-ce pas là une folie? mais ne fut ce pas plus que folie, dans les premiers réformateurs, de briser et de détruire tout ce qui portoit ou avoit la figure d'une croix ou d'un crucifix? Ne seroit ce pas une manière étrange de marquer son respect pour la mémoire d'un prince que de démolir ses statues et de mettre en pièces ses portraits partout où on rencontrerait?

Je ne sçauois encore quitter ce sujet. Leur aversion procède-t-elle de leur réflexion sur l'usage qu'en font les Papistes? Pourquoi ne songent-ils pas aussi bien que c'est une des raisons pour les quelles ils se sont séparés de leur communion, et que maintenant qu'ils les ont abandonnés, ils n'ont pas plus à démesler avec eux, quant au culte divin, qu'avec les Juifs et les payens? Qu'a à faire à cela la croix? Personne ne leur dit d'en faire un objet d'idolatrie, et je ne les invite point à en avoir en nature ou en représentation. On peut haïr les oignons, et n'estre pas en état d'en dire une raison; mais je croirois insensé un homme qui aurait une aversion réelle pour les oignons parce que les anciens Egyptiens leur rendoient un culte idolâtre. Un homme de quelque naissance, qui a ses armoiries, les fait peindre sur son carosse, et n'a pas une cuillère d'argent qui n'en porte l'empreinte: un chrétien haïra t'il donc l'effigie d'un Christ crucifié et frémira t-il à sa veüe, ou bannira t'il de ses yeux de qui est l'emblème de sa rédemption?

[24 r°] Je voudrois que l'on pensât de cette manière sur la plus grande partie de la liturgie et des prières publiques. Je voudrais qu'on fit attention que dans toutes les grandes inimitiés, chaque party, par crainte d'approcher de trop près de l'autre, se précipite dans l'opposé extrême, et fort souvent avec peu de jugement. Les Papistes ont des cérémonies innombrables, dont plusieurs sont réellement préjudiciables et criminelles; sur quoy le zèle excessif de la plupart des Protestants leur fit imaginer qu'il n'y auroit point de réformation parfaite, s'ils conservoient quelque chose de ce que leurs adversaires faisoient ou disoient, quelque innocent ou convenable qu'il fût. Il est bon de remarquer que cela se pratiqua dès les premiers jours du christianisme; quoy que je croye que ceux-là vont trop loin, qui sont d'opinion que la translation du sabbat chrétien, du samedi au Dimanche, fut plustost deüe à l'antipathie contre les Juifs et à l'envie de différer d'eux sans le plus de choses qu'il seroit possible, qu'aux raisons que l'on donne communément de ce changement. Après cela, je ferois voir à nos Non-conformistes qu'ils sont anti-Papistes plus rigides qu'aucuns calvinistes des autres païs; car les Protestants, en Hollande, etc, quoiqu'ils ayent rejeté le missel et les prières de l'Eglise Romaine, ne montrent point d'aversion pour établir des formes de prières. Dans les sept provinces, ils en ont d'adaptées aux cérémonies du baptesme et du mariage; et les ministres de l'Eglise nationale font non

seulement usage d'une certaine forme de prière, composée par l'ordre du gouvernement, mais sont aussi obligés de terminer toutes leurs prières, mesme celles faites impromptu, par l'oraison du Seigneur. Je n'oublierois pas non plus de leur dire, Que tous les Protestants de delà les mers, admettent des parrains et des marraines; témoin, le Roy Guillaume, qui eut pour parrains les Etats Généraux, ceux de Zélande, et autres^A; Qu'ils se servent de musique instrumentale dans le culte divin; Qu'ils ont des orgues partout où ils peuvent y fournir, et que celles de la nouvelle Eglise d'Amsterdam sont estimés par de bons juges les meilleurs du monde.

Je voudrois que les Non-conformistes pensassent sérieusement à ce que je viens de dire (et que je suis fâché de n'avoir pu faire en moins de paroles) et qu'ils y [24 v°] cherchassent une réponse.

D'ailleurs je prendrois la liberté de demander à un riche Presbytérien, pourquoy l'on voit autant de faste et de superflu en parures dans leurs Eglises que dans aucune des nôtres? S'il allègue en sa faveur la mode du païs, Pourquoi leurs Docteurs affectent-ils de la singularité dans leurs habits? Si les laïques d'une nation, quoiqu'ayants des opinions différentes s'habillent de la mesme façon et ne consultent rien dans leurs vestements que la mode courante, pourquoy le clergé des Non-conformistes se distingue t'il, et ne suit il pas dans ses habits la mode du mesme païs?

Mais s'il refusoit d'admettre qu'il doive y avoir quelque différence dans l'habillement entre le clergé et les laïques; alors, Pourquoi leurs ministres portent-ils du noir, et non aussi bien du bleu ou de l'écarlatte? Pour répondre à cela, il aura recours à la décence, et enfin se trouve obligé d'en appeler à la coutume du païs, à laquelle en mesme temps il refuse de se plier.

Je luy demanderois encore, Pourquoi, s'il aspire à la simplicité primitive des chrétiens, il tourne en ridicule les Quakers? Car ils approchent, dans leur culte, quant à l'apparence extérieure, des temps apostoliques, plus qu'aucune autre secte des chrétiens. Quoiqu'il se pourroit bien que plusieurs d'eux prissent pareillement l'affectation pour une vertu chrétienne; et comme ils font partie de nos Non-conformistes, j'ay quelque chose à leur dire en particulier sur les cérémonies.

D'abord, je les prierois de n'avoir pas meilleure opinion d'eux mesmes qu'ils n'en ont des autres, jusqu'à ce qu'ils eussent bien examiné s'ils le méritent; et je les ferois souvenir qu'estre plus pur dans le culte extérieur, est de peu d'utilité, à moins que le cœur ne soit moins corrompu. Après cela, je leur dirois que la simplicité et l'humilité apparente, par les quelles ils diffèrent des autres, sont la chose du monde la plus aisée, quand elles sont acquises par l'éducation et rendues habituelles par l'usage; Que la table d'un Quaker est généralement aussi couteuse que celle d'un Anglican de fortune égale; Que plusieurs d'eux boivent, mangent, et portent ce qu'il y a de meilleur; Qu'ils sont curieux dans leurs meubles, magnifiques dans leurs batiments, prodigues [25 r°] dans leurs festins et dans tout ce qui les environne.

J'irois plus loin, et leur représenterois qu'un Quaker pourroit estre plus circonspect dans ses paroles et dans ses actions, et cependant ne valoir pas mieux dans le fond qu'une personne d'une morale relâchée; Que quand un homme a embrassé vigoureusement une chose, son honneur l'engage à y demeurer attaché, et que plus il a d'orgueil, moins il veut démordre du principe qu'il a épousé. Car si

un homme vain s'étoit une fois vanté d'estre moins frilleux que les autres, il se tiendroit éloigné du feu aussi longtemps qu'il le pourroit tandis qu'il se croiroit observé.

Je leur demanderois encore si, pendant qu'ils se distinguent des autres, ils sont toujours bien d'accord avec leur principes? Car un homme qui refuse du respect au magistrat civil, ne doit point en demander, encore moins en exiger de ses valets. Je demanderois à un homme de bon sens et de probité parmi eux, comme il y en a plusieurs, Comment il pourroit se piquer de renoncer à la pompe et à la vanité du monde plus que les autres, quand il n'a d'autres preuves à en donner que son chapeau toujours sur sa teste et l'étoit de son justaucorps; car il est incontestable que ces deux choses, et l'usage de tutoyer tout le monde, sont tout ce qui les caractérise en général. Je finirois par cette question, Comment il pourrait imaginer que la jouissance voluptueuse du repos et de l'abondance pût estre expiée par le sacrifice d'une aulne d'étoffe, et peut estre d'une dizaine de boutons dans tous les habits qu'il porte; tandis que sa femme et ses filles mettent dans les leurs trois fois plus de marchandises qu'on n'en croyoit nécessaire il y a vingt ans?

Voilà l'usage que je ferois de ce que j'ay dit sur les cérémonies, avec les Non-conformistes, et je parlerois avec la mesme franchise aux membres de nostre Eglise nationale.

Je les presserois d'avouer Que toutes les cérémonies en usage parmi les chrétiens, mesme les plus décentes et les moins sujettes à la censure, sont d'invention humaine; et que nous n'en avons aucune que nous puissions avec certitude appeler apostolique; Que comme nostre Eglise ne prétend point à l'infailibilité, nous ne devons pas estre trop positifs et dogmatiques, en prenant le party de [25 v°] tous ses rites et de toutes ses cérémonies; Que dans mes remontrances aux Non-conformistes, j'ay été favorable à nostre Eglise, mais que nous avons diverses cérémonies et pratiques sur les quelles il ne faut point insister; Que mesme nous avons retenu des choses que l'Eglise de Rome avoit empruntées du Paganisme, et je ne conseillerois à aucun Protestant de justifier cela, comme fait le cardinal Baronius, qui ayant confessé que la feste de la Chandeleur est entièrement payenne dans son origine ajoute, *Pareille chose est souvent arrivée, plusieurs autres superstitions des Gentils ayant été loüablement introduites dans l'Eglise, et expiées et sanctifiées par l'usage qu'en ont fait les chrétiens.*; ny comme d'autres ont fait, en disant, Qu'adapter les usages du paganisme, c'est employer les dépouilles de l'Egypte à orner le Tabernacle Juif; que c'est suivre l'exemple de Salomon, qui emprunta d'un roy idolatre les matériaux et les architectes du temple du vray Dieu; Que David ne fit point de difficulté de mettre sur sa teste la couronne d'or qu'il avoit arrachée de celle de l'idole Milcom.

Je le prierois de ne pas faire grand fond sur ces justifications, et leur ajouterois: qu'il n'y auroit pas grande perte, quand à la confession de nostre foy on ne se tourneroit pas du costé de l'orient, et qu'on obmettroit les genuflexions devant l'autel; Que s'incliner au nom de Jésus, et non à celui de Christ, est l'effet d'une interprétation puérile du texte d'où cela est tiré, et que les gens si attachés à la lettre, qui insistent sur l'exécution de ce rite, pourroient sans grande habileté s'appercevoir, s'ils le vouloient, qu'il n'est observé exactement que par les femmes; Que les droits établis (que nostre clergé, outre ses dixmes et ses revenus ordinaires, peut demander pour les mariages, les baptêmes, les

enterrements, etc) portent un air de Papisme aux yeux de ceux qui ne sont point accoutumés aux usages de nostre Eglise, et mesme pourroient estre aisément pris par d'honnestes gens pour des restes de la fourberie Romaine.

Je les informerais qu'il se pourroit que plusieurs choses en elles mesmes ne fussent pas réellement superstitieuses, et que cependant les hommes fussent coupables de superstition dans l'usage qu'ils en font, en s'y attachant trop, et en ayant pour elles une vénération sacrée au delà de ce qu'elles méritent. Si [26 r°] un Anglican me déclaroit sa foiblesse, sçavoir: que rien ne peut exciter sa dévotion comme une bonne musique, je le louerais de préférer le culte de l'Eglise cathédrale à tout autre; mais je ne luy passerois pas sa colère contre son voisin, de ce qu'il est révolté à la veüe d'un chantre qu'il connoit pour un infame qui loüe sa voix à tout propos, qui chante des antiennes et des obscénités à une heure l'une de l'autre, et dans la mesme après dinée sert l'Eglise de Dieu et le théâtre.

Je conviendrais que la chemise de toile blanche dont le prestre est revestu au service divin, peut, comme un emblème d'innocence et de pureté, estre utile pour faire ressouvenir celui qui la porte, de ce qu'il devoit estre, et à cet égard estre édifiante pour le peuple. J'accorderois mesme que le surplis ne doit pas faire un autre effet sur un spectateur intègre; mais je ne voudrois pas qu'on jugeat décharitablement d'un homme qui nieroit que les habillements du doyen et du chapitre, la diversité des chaperons, coëffures et bonnets, avec toute la variété des vestements, qui se voyent à la cathédrale les jours de solemnité, ayent en tout ou en partie rien de plus saint ou de plus nécessaire que les robes des juges, que le chapeau du porte-épée royale [*sic*], ou les habits des gardes du Palais; et qui conséquemment ne regarderoit tout cela que comme d'anciennes modes consacrées par la coutume.

Je le prierois de s'examiner luy mesme sur la force de l'éducation, et le ferois souvenir du proverbe du vase neuf, qui conserve longtemps l'odeur de ce dont il a été imbû d'abord. Je luy dirois que ce n'est pas d'aujourd'huy que les gens avec qui nous sommes en querelle ont commencé à avoir des opinions contraires aux nostres; Que comme nos animosités sont le fruit des disputes et contentions de nos pères, on a inspiré aux Non-conformistes dès leur enfance, de l'horreur pour plusieurs choses qui sont en réalité indifférentes, de mesme qu'on nous a appris d'aussi bonne heure par la mesme cause, à les outrepriser; et que si nous trouvons de la difficulté à surmonter les préjugés de l'éducation, nous ne devons pas le proposer aux autres comme une tasche aisée.

[26 v°] Ainsi parlerois je à ceux de nostre propre Eglise, et je finirois par cet avis: si les Non-conformistes s'abusent, montrons que nous sommes plus sages; la durée de leur séparation de nous, est en eux opiniatreté, évitons la même imputation, en ne poussant pas la dispute plus loin. Puisqu'il est de la foiblesse humaine d'errer, supportons leurs erreurs, et prenons nostre résolution de les traiter à l'avenir avec humanité. Commençons par trois choses qui doivent estre faciles à un chrétien: ne les accablons point d'injures, ne leur attribuons point des sentiments qu'ils désavoient absolument, et n'accusons aucuns d'eux de ce dont ils ne sont pas personnellement coupables.

Plus on considère la différence qu'il y a entre un Anglican et un Presbytérien, plus il semble qu'il seroit aisé de guérir le mal, si ceux à qui cela appartiendroit laissoient là les corrosifs, et cessoient seulement d'entretenir les playes ouvertes avec tant d'industrie et d'application. Cecy sera plus clair

par un exemple. Un Anglican reçoit le sacrement de la Cène à genoux, un Presbytérien la reçoit assis. Supposons que réciproquement ils voulussent voir par curiosité la manière dont il est administré dans leur party contraire. Il n'y a pas de doute qu'ils n'en fussent tous les deux révoltés. Je vois, diroit l'Anglican, que ces misérables sont non seulement maussades et peu respectueux dans leur culte, mais aussi qu'ils placent la religion à insulter Dieu et à prophaner ce qu'il y a de plus saint; autrement comment choisiroient-ils la posture la plus irrévérente et la plus scandaleusement familière qu'on puisse inventer, pour recevoir la communion? Voilà la façon dont il le prendrait.

Le Presbytérien voyant tout le monde à genoux s'écrieroit, Idolatrie! Ces gens, diroit-il, croient seulement à la Transsubstantiation; autrement s'agenouilleroient-ils devant la créature; cecy est Papisme manifeste, et je suis certain qu'ils adorent le pain autant que les Papistes font l'oublie. Moyennant cela, ils ne peuvent jamais se concilier; mais combien le cas changeroit, si chacun d'eux vouloit écouter tranquillement ce que l'autre auroit à dire pour sa justification.

Le Presbytérien diroit, Que l'Evangile est la règle de son culte, et qu'il ne [27 r°] trouve pas que Christ ou ses Disciples, à la première institution de la Cène, se soient servis d'autre posture que de celle usitée dans les repas, qu'en imitation de cela, suivant le sens commun, il reçoit le sacrement assis, parce que c'est la posture usitée aux repas dans le païs et dans le temps où il vit, comme parmy d'autres nations, c'étoit anciennement la coutume de boire et de manger à moitié couché. C'est là une fort bonne raison pour s'asseoir; mais celle que l'Anglican donneroit de se mettre à genoux est tout aussi puissante.

Je ne crois pas, diroit-il, la présence réelle plus que vous; mais j'estime que participer au sacrement de la Cène, est de tous les rites chrétiens le plus sacré. Il me remplit à la fois et des pensées de mon indignité et d'un respect effrayant pour la sainteté de Dieu; c'est pourquoy je le reçois dans la posture la plus humble qu'il m'est possible. Ne faudroit-il pas avoir des notions bien bizarres de la Divinité, pour imaginer que s'ils parlent tous les deux sincèrement, et d'ailleurs reçoivent le sacrement en bon état de conscience, Dieu soit offensé par l'un ou par l'autre? Pour détruire toutes les haines et animosités entretenues par le mauvais office des autres, le premier pas est donc de peser avec patience ce que nos adversaires peuvent avoir à dire en leur faveur; le second est d'examiner nostre propre conduite avec la mesme sévérité que nous examinons celle des autres.

Cela étendroit l'esprit, feroit que les hommes auroient de l'indulgence les uns pour les autres, à cause de l'éducation et de l'habitude, et serviroit à les guérir de leur attache superstitieuse à leurs opinions. Cela apprendroit aux Non-conformistes à distinguer entre les choses indifférentes, et celles qui sont contraires à l'Evangile, et leur feroit connoitre que plusieurs choses d'invention humaine peuvent avoir leur utilité dans les affaires sacrées, et estre avantageuses à la société sans heurter la religion.

Un Presbytérien qui peut se réjouir et traiter ses amis à l'anniversaire des princes qu'il croit avoir rendu les plus grands services à son païs, qui [27 v°] peut célébrer avec plaisir les jours de naissance de la Reine Elizabeth et du Roy Guillaume, ne seroit plus fâché contre son voisin, parce qu'il n'oublie pas la nativité de son Sauveur.

Le rigoriste Quaker ne choqueroit plus la veüe des gens simples en ouvrant sa boutique avec une ostentation extrême tandis que les autres tiennent les leurs soigneusement fermées; mais en sondant les motifs de son cœur, apprendroit à distinguer entre l'Esprit de Dieu et l'Esprit de contradiction.

Le rigide Anglican en comparant le fond qu'il a de vertu intérieure avec la grande sensibilité qu'il montre au malheureux état de ceux qui sont dans le schisme, apprendroit à connoître la cause réelle de son inquiétude, et ne prendroit plus son intérêt propre pour charité, ou le zèle de party pour religion.

Je termineray ce chapitre, en rappelant aux Anglicans et aux Non-conformistes, que se former des scrupules religieux et estre dans une inquiétude tourmentante touchant des choses indifférentes, c'est superstition; et qu'avoir un autre principe dans le cœur que celui par lequel on se pique d'agir, c'est hypocrisie; qu'ainsi leur crime ne peut estre censé le caractère distinctif d'un des partys plus que l'autre.